

Il est à l'avant-plan, ce Christ, il est seul et immense et ses bras étendus s'en vont mourir aux horizons désolés. Une tristesse poignante émane de ce paysage âpre, aride, inhumain que traverse le geste millénaire de résignation et de pitié. L'art de Barthélémy, organiquement mêlé à la vie naturelle des choses, s'illumine ainsi souvent d'une puissante lueur d'idéalisation symbolique. C'est l'Ardenne, toute entière qui baigne là-dedans, l'Ardenne avec son passé, ses légendes, ses races sporadiques et ses harmonies linéaires. Le peintre cependant, s'est détaché parfois de son milieu afin d'élargir le champ de sa vision et de ses connaissances. Voici, en effet, accrochées au mur, des toiles qu'éclabousse une lumière crue et brutale qui n'est pas la lumière d'ici. Nous sommes en Auvergne, perdus au milieu d'un pays plus primitif encore, plus rudimentaire et plus âpre dans ses aspects désolés que le sol ardennais. Ici, la terre ravagée de soleil, ne parvient pas à cacher sa pauvreté et sa misère. Les maisons se recroquevillent, au ras du sol, ou bien insèrent leurs murailles calcinées dans les crevasses du mont, comme pour échapper à l'inplacable soleil qui les fouille, qui les dénude, pierre par pierre. Et ces vieux paysans, noueux comme des bûches, qui cheminent dans l'ombre des façades, on sent qu'ils portent sur leurs épaules tout le poids d'un passé sordide, tout l'écrasement d'une lutte sans

issue contre la nature hostile. Malgré la clarté neuve, méridionale, étrangère à sa technique habituelle, que Barthélémy fait ruisseler dans ces toiles, on y retrouve encore des traces nostalgiques de son pays lointain. Par-ci, par-là, entre les pavés disjoints d'une ruelle ou bien aux failles d'un rocher, s'indiquent sourdement des luminosités grises et profondes, comme si tout le paysage auvergnat reposait sur des assises ardennaises.

Et tellement est puissant l'attachement



Chapelle isolée.

du peintre au sol natal, tellement il est obsédé par ce gris particulier qui constitue la caractéristique picturale de son terroir, que nous le voyons émerger, ce gris, couleur des âges et du roc, du fond des villes embrumées et des canaux dormants de la Flandre que Barthélémy s'est, maintes fois attaché à dépeindre. Quoi qu'il fasse, où qu'il aille, l'artiste emporte avec lui, dans son cœur d'homme, son Ardenne éternelle.

Pendant l'après-midi, nous avons erré, compagnonné côte à côte par les chemins du pays. A nos pieds, la Semois roulait vers l'aventure des gorges boisées, ses eaux tantôt lourdes et profondes, tantôt torrentueuses. Nous avons grimpé, là-haut, dans la forêt, par le chemin à pente si raide qu'il faut marcher dessus, le buste penché



Ste Cécile à Florenville.

en avant et les jarrets tendus. A tous moments, par les échantillons des cimes des perspectives vertigineuses se découpaient sur la vallée et les collines lointaines ouattées de brume.

Le peintre nous disait combien cette saison d'automne lui était chère. « C'est maintenant, nous confiait-il, que j'aime le mieux la nature. Pendant le printemps et, l'été, elle m'apparaît souvent trop chargée, trop colorée, trop riche. Voyez-la maintenant : elle n'a plus rien à nous cacher ; elle s'étend devant nous, nue, rugueuse et sauvage, nous livrant tous les puissants reliefs de son ossature fondamentale. C'est l'Ardenne toute entière, dans sa rudesse et dans sa pauvreté qui transperce à travers les débris des choses finies et pourrissantes. » En revenant au village, nous nous entretenions des courants et des tendances qui ont voulu renover l'art pictural au cours de ces dernières décades.

« Pour ma part, nous disait Barthélémy, je n'adhère à aucune école et je ne m'encombre pas de ces formules systématiques qui n'aboutissent le plus souvent qu'à une interprétation subjective et artificielle de la nature. J'aime mon pays, et je me contente de l'exprimer tel que je le vois, tel que je le sens, selon mon cœur et mes moyens humains. De cette façon, ajouta-t-il avec un bon rire qui sonne franc et clair comme une eau de forêt, je ne risque assurément pas de perdre contact avec la réalité. »

Francis André.